

Kevin LILES
et Samantha MARSHALL

SAISIS TA CHANCE !

De stagiaire à PDG :
le guide hip-hop pour réussir en entreprise

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Brigitte Vadé

**NOUVEAUX
HORIZONS**

Titre original : *Make it Happen: the Hip-Hop Generation Guide to Success*

Éditeur original : Atria Books, un département de Simon & Schuster, Inc.

Votre avis nous intéresse ! Contactez-nous à e e ah

Nouveaux Horizons est la branche édition d’Africa Regional Services (ARS), qui fait partie du Bureau des affaires africaines du département d’État américain. Les éditions Nouveaux Horizons traduisent et publient en français des livres d’auteurs américains et les commercialisent en Afrique subsaharienne, au Maghreb et en Haïti. Pour connaître nos points de vente ou pour toute autre information, consultez notre site : <https://fr.usembassy.gov/fr/ars-paris-fr/livres/nh>.

© KWL Enterprises, LLC, 2005.

© Nouveaux Horizons – ARS, Paris, 2009,
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-915236-41-5

6^e tirage, 2018



Papier issu de forêts gérées durablement.

Je dédie ce livre à notre lutte, à ce que nous ne sommes pas censés être et à ce que nous ne sommes pas censés savoir, aux rêves que nous ne sommes pas censés rêver et à l'amour que nous ne sommes pas censés montrer.

Car j'ai compris que le mal précède le bien, que l'orage précède le soleil, que la perte précède le gain et que la défaite est suivie par la victoire. Le combat m'a rendu plus fort, et c'est pourquoi je dédie ce livre au hip-hop car, grâce à vous, tout est possible !

Sommaire

<i>Remerciements</i>	xI
Introduction : De stagiaire à PDG	1
Règle n° 1 : Découvre ta vraie passion	11
Règle n° 2 : Trouve ton image de marque	33
Règle n° 3 : Instruis-toi	57
Règle n° 4 : Dresse ton plan de carrière	79
Règle n° 5 : Occupe ta position	107
Règle n° 6 : Apprends à te battre	131
Règle n° 7 : Cultive ton réseau	151
Règle n° 8 : Sors de ta coquille	177
Règle n° 9 : L'argent n'est pas tout	195
Règle n° 10 : Affiche ta souplesse plutôt que ta force	213
Postface : Un modèle pour la génération hip-hop	233
<i>À lire</i>	239
<i>À écouter</i>	240
<i>À voir</i>	241

Remerciements

Mes racines

Je tiens à remercier mes parents Jerome et Alberta Fennoy, qui m'ont poussé à devenir autre chose qu'un produit de mon milieu, qui ne m'ont pas laissé me contenter de plaisirs immédiats et qui m'ont transmis les valeurs familiales sur lesquelles j'ai construit ma vie. Je vous dois tout ce que je suis.

Je remercie mes grands-parents, Charles et Icelene Bowie : vous m'avez accompagné tout au long de ce voyage de trente-sept ans. Votre sagesse, vos encouragements et votre sens de la solidarité ont été les fondations solides sur lesquelles je m'appuie. Vous m'avez élevé pour être leader et c'est donc pour vous que je suis leader. Vous êtes mon roc.

Grand-père, je sais que tu es là. J'espère seulement que tu continues à être fier de moi. Ton esprit m'accompagne chaque jour.

J'aimerais remercier la ville de Baltimore : qu'elle me permette d'incarner le symbole de son espoir, car j'ai parcouru ses rues, étudié dans ses écoles et respiré son atmosphère. Cette histoire parle du quartier d'où je viens, parce qu'il m'a aidé à arriver là où je suis. Je le crois sincèrement.

Mes tuteurs

J'aimerais remercier mes professeurs, mes mentors, éducateurs, collègues et patrons (en particulier Russell Simmons et Lyor Cohen),

Saisis ta chance !

ma famille élargie et mes amis. Vous êtes si nombreux qu'il est impossible de dire à quel point j'apprecie votre soutien constant. Merci à tous pour votre bienveillance !

Merci aux éditions Atria/Simon & Schuster et à Mme Sam Marshall pour avoir cru en moi et en mon message. À toi, Sam, parce que nous avons des aspirations plus ambitieuses et que ce livre n'est qu'un début.

Mes sources d'inspiration

Merci à mes merveilleux enfants, Kevin, Kayla et Khristen ; à mes sœurs Teia et Tiffany Fennoy et à mon frère Aaron : nous partageons le même sang et mon amour pour vous coule dans mes veines.

Je trouve en Dieu la force de poursuivre ma véritable vocation, ma sagesse, mon réconfort et mon courage.

*À la mémoire de mon grand-père, Charles Wesley Bowie,
22 mars 1912-21 juillet 1991.*

Introduction : De stagiaire à PDG

Mon cousin Tony disait toujours que, dans la vie, il y a trois sortes de personnes : ceux qui font, ceux qui regardent faire et ceux qui se laissent faire. Et toi, quel type de personne tu veux être ?

Moi, j'ai décidé très tôt de prendre mon destin en main et de faire partie de ceux qui décident de l'orientation de leur vie. Si je voulais réussir, je n'avais pas le choix.

La vie n'est pas facile dans mon quartier d'origine à Baltimore : chaque jour, il faut se battre pour survivre. Baltimore est l'une des capitales du crime en Amérique, une ville où, tous les ans, trois cents personnes environ se font assassiner. Un jeune Black comme moi avait plus de chances de se retrouver en taule qu'avec un job correct et bien payé.

J'aime bien mon quartier, mais je ne tenais pas à grossir les statistiques. Je ne voulais pas me contenter de la survie. Je voulais réussir.

C'est ça le hip-hop. Malgré tout ce que vous pouvez lire sur les bijoux clinquants, les Bentley, les Mercedes et les bastons, ce sont là des signes extérieurs du succès qui n'ont rien à voir avec le véritable esprit de cette culture. Ce que nous sommes, c'est la volonté de surmonter les difficultés pour nous tailler une place au soleil en étant nous-mêmes, mais en mieux. Et malgré tout ce que disent nos détracteurs, nous sommes sortis du ghetto grâce à des méthodes à l'ancienne, en travaillant dur.

Toutes les vraies *success stories* racontent le même parcours : il s'agit de quelqu'un qui trouve la volonté, la concentration et la motivation de réussir. Homme ou femme, Black ou Blanc, ça ne compte pas. Ta religion non plus. Et même le créneau que tu as choisi ne compte pas.

Tu peux être pompier, rappeur, banquier, sportif ou infirmier. Si tu te bats pour réaliser un rêve et donner le meilleur de toi-même dans le métier de ton choix, tu restes fidèle au hip-hop.

Nous n'acceptons pas qu'on nous claque la porte au nez. Nous n'admettons pas qu'on nous dise : «Ce n'est pas possible.» Nous nous battons pour transformer un «non» en un «oui». Pour nous, «impossible» n'existe pas.

Si j'avais laissé les statistiques définir ma vie, je ne serais même plus en vie. À quatorze ans, j'ai vu un gosse se faire défoncer à coups de batte de base-ball et frôler la mort. À dix-huit ans, un de mes potes a reçu une balle dans la nuque à un match de basket à cause d'une embrouille.

Moi non plus, je n'étais pas un ange. J'ai fait des choses vraiment nulles. Mes potes et moi, nous revendions des autoradios, tout ce qui pouvait nous rapporter un peu d'argent. Nous volions des trucs rien que pour nous marrer. J'ai failli aller en taule une ou deux fois.

Le jour de mon bac, tout a changé. Beaucoup de mes potes ne l'ont pas eu. Le temps de la rigolade était fini. Je venais à peine d'apprendre que j'avais réussi que, pris de panique, j'ai demandé à ma mère : «M'man, qu'est-ce que je vais faire maintenant ?» Ma mère, Alberta Fennoy, m'a fait le blabla que font tous les bons parents, que je pourrais faire tout ce que je voulais en m'appliquant. Elle m'a dit : «Kevin, tu réussiras, tu dois seulement décider ce que tu veux faire.»

À l'époque, la réussite, pour moi, ça voulait dire gagner 30 000 dollars par an, avoir un toit et aider ma famille. Contrairement à quelques copains de classe qui allaient dans des écoles chics, je n'avais pas un père bourré de fric ni un oncle qui pouvait me faire entrer dans sa boîte. Dans le quartier, les mecs qui ne dealaient pas livraient des pizzas pour un salaire qui n'atteignait même pas le salaire minimum.

J'ai fait un autre choix : travailler en entreprise. Ayant commencé comme stagiaire chez Def Jam, je suis parvenu en neuf ans à devenir directeur général de la boîte, avant d'avoir trente ans. Aujourd'hui, j'en ai trente-sept, et je suis directeur général adjoint de Warner Music, une boîte pesant plusieurs milliards de dollars qui compte parmi les plus importantes de l'industrie du disque.

J'ai travaillé dur, mais j'ai tellement bien réussi que je peux m'offrir aujourd'hui un luxe dont la plupart des gens ne font que rêver : voyages en jet privé, vacances dans des endroits dont j'ignorais jusqu'à l'existence, tout ce que la vie a de meilleur... Je suis passé de la « richesse », telle que je l'imaginai, à l'édification d'une fortune qui permettra aux arrière-petits-enfants de mes enfants de profiter des fruits de mon travail.

Comment je m'y suis pris ? Quand je réfléchis aujourd'hui à mon expérience de ces dix dernières années, c'est une question que je me pose souvent. Je sais que j'ai eu de la chance. Certains gosses avec qui j'ai grandi sont toujours en train de traîner dans les rues. Beaucoup doivent se battre pour survivre, plein d'autres ne s'en sortent pas, finissent en taule ou pire.

Mais ma réussite n'est pas le fruit du hasard. J'ai fait mon chemin parce que j'avais la volonté, la gnaque. Je n'avais pas le passé de Russel Simmons ou de Lyor Cohen, qui ont créé Def Jam. Je suis arrivé après. Je n'avais pas la crédibilité d'un rappeur du Queens*. Dans le business du hip-hop, j'étais un outsider qui partait pratiquement de rien.

Si moi, j'ai pu y arriver, toi aussi, tu peux. Tout le monde peut y arriver, à condition de le vouloir suffisamment. J'avais le sens de la stratégie, je bossais dur, je m'investissais complètement dans la boîte et j'étais passionné par tous les aspects du travail, que ce soit de balayer la scène avant un concert ou de choisir la couverture du prochain album de LL Cool J. Je n'ai pas seulement trouvé un boulot, j'ai trouvé la passion de ma vie.

* Le Queens est l'un des cinq grands districts de la ville de New York, avec Manhattan, Brooklyn, le Bronx et Staten Island. (*N.d.T.*)

Je n'aurais jamais cru que travailler en entreprise pouvait être cool. J'ai toujours su que je voulais gagner de l'argent, mais à quinze ans, j'aspirais à devenir rappeur. J'ai fait partie d'un groupe avec des potes, et nous rêvions de réussite. À l'époque, le dealer au coin de la rue, les stars du basket, des chanteurs comme Run DMC étaient tout ce qu'on admirait. Alors, moi, j'allais passer mes journées assis dans un bureau à tripoter des papiers ? Vous rigolez ou quoi ?

Mais vous pouvez me croire, moi qui dirige une boîte de disques : il est plus facile de réussir en entreprise que comme rappeur, joueur de foot, boxeur ou revendeur de crack. Même les chanteurs ou les sportifs les plus doués ne percent pas toujours. Et, parmi ceux qui parviennent à se faire un nom, beaucoup finissent par se prendre une gamelle ou se faire avoir parce qu'ils ne connaissaient pas les règles élémentaires du monde des affaires.

L'entreprise est démocratique. Tu n'as pas besoin d'être né avec un crochet du droit du feu de Dieu ou une voix géniale. Le monde des affaires est le seul terrain de jeu où tout le monde a ses chances. Tout est possible si tu travailles dur et que tu obtiens des résultats : c'est à ta portée. Qui que tu sois, tu seras jugé en fonction de ce que tu apportes au bilan de fin d'année et de l'éthique de travail que tu respectes.

Une entreprise n'est pas nécessairement synonyme de mecs en costards. Regarde Def Jam. Dans cette boîte, tu auras du mal à trouver un responsable qui a dépassé la quarantaine. Ça n'a jamais été un club privé et ce label s'est créé parce qu'on nous refusait la parole. Def Jam s'est construit sur le talent, la motivation et la passion et non sur les relations, les magouilles et le piston. Ouvrir des portes et se faire sa chance, c'est ça la voie hip-hop.

Nous avons changé le sens de la défonce : au lieu de nous détruire et de détruire les autres, nous l'avons transformée en défonce dans le boulot, en bossant plus dur et plus longtemps que tout le monde. Nous ne sommes peut-être pas aussi intelligents, mais nous nous sommes fait une place et avons trouvé notre style. Notre culture a créé un état d'esprit que tout le monde veut copier en Amérique.

Au départ, les gens ne croyaient pas dans le hip-hop. Vingt-cinq

ans plus tard, ils n'ont pas changé d'avis mais nous sommes plus forts que jamais. Notre culture était réservée aux marginaux et ne valait pas un clou. Mais nous sommes toujours là parce que notre culture a mûri et que l'Amérique est de plus en plus black, démographiquement et culturellement. Nous sommes là où ça se passe. Le marché des jeunes, que les grosses boîtes de disque convoitent si fort, nous appartient.

Tout le monde essaie de se brancher hip-hop pour vendre n'importe quoi : depuis des hamburgers jusqu'aux portables. Tu ne peux pas mettre la télé sans voir une pub qui se réfère à notre culture. Boissons gazeuses, chaussures de sport, lignes aériennes et fournitures de rentrée, tout le monde rappe. Bien sûr, le hip-hop est davantage qu'une astuce de marketing grand public. Il a conquis le monde entier. Nous faisons désormais partie de la culture, de l'Afrique à la Chine, de la Russie à la Colombie. D'un bout à l'autre de la planète, nous sommes devenus la voix de la revendication.

Nous n'aurions pas pu prendre cette importance sans bosser dur et sans nous comporter comme des pros. On n'avait pas le choix, car à l'époque, et même encore aujourd'hui, le monde de l'entreprise ne voulait pas nous laisser entrer. Il a fallu faire nos preuves et être les meilleurs pour que les boîtes de l'Amérique conventionnelle viennent frapper à notre porte.

Comme disait Jay-Z : « Maintenant tu as ton propre label, j'en ai un moi aussi. Nous sommes lancés, et personne ne peut nous arrêter. »

Même si des boîtes comme Def Jam, FUBU, Sean Jean, Rocawear ou Phat Farm ont bien réussi, elles ont souvent dû ramer pour se retrouver au top. Damond John en a eu tellement marre de voir les grands distributeurs américains du prêt-à-porter lui claquer la porte au nez qu'il a lancé son propre réseau. Aujourd'hui, il a des rayons dans les principaux grands magasins du pays. FUBU signifie For Us, By US (Pour Nous, Par Nous). C'est la devise du hip-hop.

Les dirigeants des grandes boîtes entendent la musique qu'aiment leurs gosses, écoutent les critiques du hip-hop dans les médias et ils ont peur. Ils ne pigent pas notre musique, ils n'apprécient pas le côté positif de notre message. Comme le dit le personnage de Jessop joué

par Jack Nickolson dans *Des hommes d'honneur* : « T'es pas capable d'encaisser la vérité ! »

Nos artistes parlent de s'en sortir et de ne plus vivre dans la pauvreté. Quelquefois, le message est matérialiste. Ils rappent sur Louis Vuitton et les montres de luxe de chez Jacob & Co. Ils vantent les achats qu'ils peuvent se permettre aujourd'hui et dont ils n'osaient même pas rêver quand ils étaient gosses.

Nos paroles sont parfois violentes et débordantes de colère. Mais même les paroles les plus hards peuvent être instructives. Elles reflètent la vérité brutale du monde dont viennent beaucoup de rappers. Ils ont gagné le droit d'être insolents. Comme dit Russell Simmons : « On ne s'adapte pas à vous, c'est à vous de vous adapter à nous. »

Mais ça ne veut pas dire que le succès nous est dû. Pour réussir, il faut faire des études, suivre une formation. Tu dois jouer tes cartes le plus habilement possible. Discipline. Sois dur, surtout avec toi-même. Trouve la passion de réussir et la volonté d'apprendre, et tu y arriveras.

Ce ne sera pas facile. On ne réussit pas sans essayer des échecs : dans toutes les batailles menées contre la pauvreté, des combattants y sont restés. Quelques-uns de nos meilleurs artistes, Biggie, Jam Master Jay, Tupac, sont tombés à cause de la violence qui naît de la jalousie, du désespoir et de l'ignorance.

L'industrie du disque traditionnelle a aussi encaissé des coups. Nous avons eu notre récession à cause du piratage et des téléchargements illégaux. Il y a eu des centaines de licenciements. J'ai dû moi-même licencier des amis proches chez Def Jam. Nous avons eu des procès qui nous ont coûté des dizaines de millions de dollars. Ce qui a rogné encore davantage nos bénéfices. Mon mentor, Lyor Cohen, a quitté Def Jam pour Warner. Je ne savais plus où j'en étais. Après quelques mois tumultueux, je l'ai suivi, mais ça m'a brisé le cœur de devoir quitter le label avec lequel j'avais grandi.

Ce sont des moments pareils qui te rappellent, même quand tu crois avoir réussi, que tu peux tout perdre. Dès que tu crois être arrivé et avoir mérité la place au top, Dieu te rappelle qu'Il peut te reprendre facilement ce qu'Il t'a donné.

C'est bien pourquoi le style hip-hop peut être utile à toutes les étapes de ta carrière. Nous ne baissons pas les bras. Nous transformons un désavantage en avantage. Nous avons appris à nous réinventer avec chaque nouvelle entreprise que nous reprenons. Nous entretenons le feu qui est en nous par des efforts de dépassement constants. Chaque critique qui nous descend en flèche ne fait que nous renforcer.

Je ne prétends pas avoir réponse à tout. Si j'affirmais connaître tous les secrets de la réussite, vous diriez que je suis un bouffon. Certains d'entre vous ont sans doute l'impression que trente-sept ans, c'est vieux, mais je n'ai pas assez de cheveux blancs pour être devenu un sage. Je suis toujours en train d'apprendre plein de trucs.

Je me donne à fond depuis tellement longtemps que c'est la première fois de ma vie que j'ai le temps de faire une pause. Je me décarcasse en ce moment pour comprendre comment mener une vie plus équilibrée. Je suis en train d'accomplir la transition entre diriger une petite boîte en mettant la main à la pâte et assumer un poste de cadre dirigeant. Je dois apprendre à positionner chacun à la bonne place, à déléguer afin de pouvoir me faire une idée d'ensemble de la situation et de cesser de monter au créneau à chaque problème qui surgit.

Mais je peux te faire parcourir le chemin qui m'a conduit jusqu'ici. Je peux t'expliquer comment j'y suis arrivé, ce qui va me permettre de continuer et d'aller plus loin en même temps que je gère tous les changements qui surviennent dans ma vie.

Ce livre, c'est mon histoire. C'est l'histoire d'un mec ordinaire de Baltimore qui a réussi à devenir directeur général dans la boîte de ses rêves en ayant démarré comme stagiaire. Je t'emmènerai à la petite maison de ma grand-mère dans Presstman Street. Je te raconterai mes premiers coups, mes plus belles gamelles et les décisions les plus difficiles que j'ai dû prendre dans ma vie.

Je te raconterai comment, à seize ans, j'ai rejoint le groupe Numarx et comment j'ai écrit le single *Girl You Know It's True* que les Milli Vanilli, duo pop à paillettes, ont chanté en play-back et qui leur a valu un prix. Après avoir intenté un procès à leur label pour plagiat, nous avons récupéré les royalties et nos droits.

Cette expérience m'a appris que les artistes doivent connaître le fonctionnement de l'industrie du disque. C'est ce qui m'a permis de découvrir ma mission. Au lieu de poursuivre ma carrière comme artiste, j'ai pris un job comme stagiaire non rémunéré chez Def Jam. J'étais prêt à tout pour me trouver au cœur de l'industrie du disque hip-hop.

Je donne dans mon livre des exemples de potes, de mentors et de managers de tous les secteurs d'activité. Je parlerai de la motivation et de la volonté de Ludacris, qui a fait son propre album alors qu'aucune maison ne voulait de lui. Je raconterai comment Jay-Z refuse de se laisser influencer avant d'avoir lui-même décortiqué la situation avec son génie d'analyse.

Je raconterai ma conversation avec Bob Johnson, fondateur et PDG de Black Entertainment Television (BET), l'empire des médias blacks le plus important du monde. BET est devenu une réalité grâce à un homme qui a cru au projet.

Je te présenterai Walter Randolph, mon assistant de vingt-trois ans, tellement décidé à réussir dans l'industrie du disque qu'il dormait sur une bouche de métro et qu'il faisait tous les petits boulots pour pouvoir se former à ce que nous appelons la « Def Jam University ».

Tu rencontreras Russell Simmons, qui connaît la différence entre réussir et se contenter de gagner sa vie. À force de le côtoyer, j'ai appris que le travail lui-même compte plus que le résultat. La vraie réussite, c'est le bonheur, la joie de te concentrer sur un projet ou une cause dans lesquels tu crois : en définitive, tout ce qui permettra de les réaliser est une récompense en soi.

Je veux que tu profites de mes erreurs autant que de mes succès. Prendre des risques et regarder l'échec en face sont deux façons de bien jouer ses cartes. Chez Def Jam, nous avons toujours apprécié le salarié qui est prêt à se mouiller et qui a le cran de proposer une idée, même si nous étions prêts à lui tirer dessus. C'est comme ça que nous avons progressé.

Quand Lyor Cohen était gosse, sa mère lui disait qu'il valait mieux prendre les risques les plus gros quand on est jeune. Si tu te gamelles

à ce stade-là, tu as moins à perdre, et très souvent c'est comme ça que tu ramasses le jackpot.

Mais je ne dois pas ma réussite uniquement à moi-même. J'ai une famille et des mentors qui m'ont accompagné. J'ai très vite compris que la meilleure ressource, ce sont les «ressources humaines». Ma famille était tellement pauvre au départ qu'elle recevait l'aide sociale, y compris des colis de nourriture. Mais ma mère et mon père adoptif, Jerome, l'homme qu'elle a épousé après le départ de mon père biologique, ont travaillé dur pour nous élever, moi, mon frère et mes sœurs, pour nous donner un foyer confortable.

Mes parents étaient sévères mais ils m'ont encouragé. Ils ont cru en moi, et m'ont poussé à faire du sport, de la musique, du foot, du scoutisme, tout ce que je voulais essayer. Je me plaignais que ma famille se la jouait «famille américaine idéale». Dans mon esprit d'ado, notre saine vie de famille n'était pas très cool. Or c'est un cadeau qui m'a sauvé.

Tout le monde n'a pas eu la chance d'une vie de famille stable. Beaucoup d'entrepreneurs prospères du milieu black viennent de foyers brisés. Mais même si tu n'as pas une base aussi solide que la mienne, tu dois avoir la volonté et la passion de réussir.

Comme dit ma mère : «Les gens vont te dire tout le temps ce que tu ne peux pas faire, mais si tu travailles dur et que tu crois en toi, tu leur prouveras qu'ils ont tous tort.»

Alors, peu importe ce que la vie t'a offert : PLUS D'EXCUSES !

Ce livre sera, si tu le veux, ton compagnon de route tout au long de ta vie en entreprise. Que mon exemple et celui de ceux qui m'entourent puissent te donner envie de devenir le meilleur : le meilleur aide-soignant, le meilleur cadre, le meilleur ouvrier, homme d'affaires, avocat, prof ou flic possible. Si tu fais bien ton job, quel qu'il soit, tu te respecteras toi-même. Car tu es toi-même ta propre entreprise. Tu représentes la meilleure des marques : toi-même.

Que mes paroles te guident vers l'espoir. Ton avenir ne doit pas nécessairement correspondre aux idées toutes faites. Même si tu crois que tu dois être jardinier ou femme de ménage parce que c'est le métier de tes parents, même si tu as grandi dans une cité ou si tu crois

Saisis ta chance !

que tu dois vendre de la drogue parce que c'est ce que fait le mec au coin de la rue.

Si tu viens juste de perdre ton poste à Wall Street et que tu crois que ta carrière est foutue, si tu es dans l'impasse et que tu détestes ce que tu fais, mais que tu crois qu'il est trop tard pour changer de filière, écoute-moi. Le seul ghetto qui puisse te faire échouer est le ghetto que tu as dans la tête. La seule chose qui te retienne est ton état d'esprit. Notre pire ennemi, notre obstacle le plus insurmontable n'est souvent rien d'autre que nous-mêmes.

Suis les dix règles que je te propose et souviens-toi : dans le hip-hop, on ne se laisse pas abattre. On se bat.

Prends tes responsabilités et... SAISIS TA CHANCE !